



Title	Gallia 55号 ESSAIS
Author(s)	
Citation	Gallia. 2016, 55, p. 127-167
Version Type	VoR
URL	https://hdl.handle.net/11094/61937
rights	
Note	

The University of Osaka Institutional Knowledge Archive : OUKA

<https://ir.library.osaka-u.ac.jp/>

The University of Osaka

Lundi, en cinquième heure

Kazuhiko ADACHI

Le lundi, en cinquième heure, dans une salle de classe qui se trouvait au bout du couloir, j'étais assis devant une feuille sur laquelle était imprimé un morceau de texte littéraire, prose ou vers. Et après quelques minutes de silence, une voix coulait dans le crépuscule du soir : celle de Madame Disson, bien sûr, qui récitait le texte qu'elle avait choisi pour ce cours. C'est dans ces cours destinés aux étudiants de licence que j'ai découvert la beauté sonore du français, ainsi qu'une façon de lire méthodiquement un texte littéraire.

En fait, il m'a fallu beaucoup de temps avant de comprendre la véritable valeur de ce que je faisais là chaque semaine : évidemment, il s'agissait de la lecture et de l'explication d'un texte, de la démonstration par l'exemple d'une méthode typiquement française. Analyser minutieusement un texte pour en extraire les caractéristiques et en faire une synthèse afin d'expliquer d'une façon logique et convaincante la valeur esthétique et historique de cette œuvre et de l'auteur qui l'a écrite : grâce aux explications claires de Madame Disson, j'ai pu savourer à de nombreuses reprises et assimiler lentement cette méthode de lecture. Elle nous a ainsi fait comprendre qu'un texte littéraire est composé avec de tels soins que ses parties s'entremêlent et résonnent entre elles de façons diverses, de sorte qu'il produit des sens abondants et inépuisables. J'ai aussi appris qu'on peut percevoir ce mécanisme subtil qui constitue un texte, pourvu



授業風景 (2015年10月)

qu'on sache se servir d'une langue claire et rationnelle.

Mais il faut avouer ici que je n'ai pas toujours été un bon étudiant. Si Madame Disson n'avait pas fait preuve d'autant de patience envers cet étudiant paresseux, celui-ci n'aurait jamais pu se développer et devenir ce que je suis aujourd'hui. À ce propos, je me souviens d'un cours, celui du mardi matin cette fois, où l'on parlait des valeurs que l'on considère importantes dans la vie. Après que les étudiants ont donné chacun leur avis, un étudiant a demandé à Madame Disson son avis, et elle nous a dit que c'était la «générosité» à laquelle elle tenait surtout. En tant qu'ancien étudiant paresseux, je peux affirmer plus que personne que Madame Disson a toujours été fidèle à ses principes.

Aujourd'hui, je suis heureux de pouvoir exprimer ici le profond sentiment de gratitude que j'ai pour Madame Disson, à qui je dois tant de choses qui font ce que je suis en tant que chercheur en littérature. Et pour finir, je vais évoquer encore une fois le souvenir de cette heure crépusculaire, douce et sereine, où on l'écoutait lire des textes d'Apollinaire, de Ponge, de Perec et de Roubaud...

(Chargé de cours non titulaire à l'Université de Kobe)

Le Soleil couchant, c'est romantique !

Taro FUJIWARA

J'ai fait un passage par la section de littérature française de la faculté des lettres en 1990, où j'ai eu l'occasion de suivre le cours de littérature française du XIX^e siècle dispensé par Madame Disson. Au premier semestre, elle nous a parlé de la poésie romantique (Chateaubriand, Lamartine, Hugo, etc.). Comme c'était la première fois que j'assistais à un cours donné entièrement en français, je n'ai presque rien compris.

— Quel est votre avis sur ce poème ?

À cette question lancée, je répondais toujours :

— Le soleil couchant, c'est très romantique !

En effet, quand j'ai voyagé en France quelques années plus tard et contemplé un véritable paysage du soir à travers une fenêtre du TGV, j'ai senti que le soleil couchant était vraiment romantique. À mon retour, j'ai montré à Madame Disson mes photos du voyage, qui l'ont fait sourire, d'un beau sourire.

Au deuxième semestre, Madame nous a parlé de romans réalistes et naturalistes. Nous avons lu *Madame Bovary* de Flaubert, *L'assommoir* de Zola, etc.

Je garde un souvenir de l'hiver, lors d'une soirée de Noël chez Madame

Disson. Nous avons préparé une surprise : je m'étais caché, en costume de Père Noël, en dehors de la maison, et tout à coup, j'ai fait mon entrée. Madame s'est étonnée de cette apparition, puis s'en est beaucoup amusée. Elle nous a régalez de gâteaux délicieux préparés par ses soins, nous avons bavardé en buvant du bon vin, dans une atmosphère conviviale et joyeuse. Comme j'en avais un peu trop bu, elle m'a donné un surnom : « Père Noël alcoolique ». Et je lui ai dit :

— Alcoolique, c'est très « naturaliste », n'est-ce-pas ?

Ainsi, je me suis intéressé à la littérature du XIX^e siècle, et j'ai fini par écrire mon mémoire sur un drame de Musset.

Récemment, j'ai revu mes cahiers de ce temps-là, après une longue séparation. Ils me rappellent ma vie d'étudiant, déjà lointaine et très chère à mes yeux. J'ai revu également mes mauvaises copies d'autrefois, dont Madame avait corrigé beaucoup de fautes d'orthographe et de grammaire en y ajoutant autant de commentaires de son écriture caractéristique : « Oui », « Bien ! », « Très clair », « Bon Travail ! »... Mais était-ce bien vrai, Madame ?

(Diplômé de la licence ès lettres en 1993)

Je me souviens d'« *agnès d.* »

Akiko FUKAGAWA

Ancienne étudiante et assistante de la section, ayant eu en 2007 la chance de traduire en japonais un essai de Madame Disson « Je me souviens de Gallia », je ne peux pas me retenir d'en faire un à ma façon, ne serait-ce que pour étaler un pêle-mêle de souvenirs trop difficiles à ranger. Alors je me souviens,

– des quatre cours hebdomadaires de Madame Disson ; de son choix ferme des documents authentiques dans les cours de communication, et de la diversité des textes qu'elle nous a fait découvrir dans ceux d'analyse littéraire : Apollinaire, Céline, Sartre, Diderot, Hugo, Yourcenar, Mallarmé, Perec, Roubaud, Echenoz, ou des poètes « extrêmes contemporains ».

– de son écriture (au stylo encre gel noir) qui ressemble à la police Century Gothic : image inévitablement liée aux remarques et corrections qu'elle a apportées sur les brouillons de nos mémoires et articles. Tantôt longues, tantôt concises (un seul point d'interrogation suffisait pour nous précipiter dans un doute grammatical, herméneutique voire existentiel), toujours précieuses.

– de son professionnalisme didactique : elle n'a jamais parlé qu'en français devant ses étudiants. Certains chanceux ont pu capter une fois le « *dozo* » qu'elle a prononcé par réflexe aux frappes à la porte, après lequel elle a continué le

cours comme si de rien n'était.

– de son mode de notation, parfois très généreux : la joie de trouver un «A» sur une copie risque d'être nuancée par un «A+» voire un «A++» mentionné sur celles des camarades.

– du délicieux fondant au chocolat qu'elle nous a fait goûter pour Noël, dans sa maison de Miyayama-cho (avant le tremblement de terre de 1995) ou dans la salle de la section.

– de son goût vestimentaire, chic et décontracté : des *pleats please* d'Issey, un top en jersey de Dris van Notten («je l'ai acheté sur E-bay», dixit-elle), des jupes longues légères de couleur claire, avec ou sans motifs, et de ses tonges en cuir en été.

– de sa méchanceté affectée pleine d'amour quand elle parlait de Paulo – «il est affreux ! il est gros !» –, son chat légendaire qui figure dans *Tokyo infra-ordinaire* de Jacques Roubaud. On regrette d'ailleurs que les textes qu'avait tapés Paulo sur le clavier de Madame Disson restent non publiés.

– des conférences qu'elle a organisées autour d'écrivains contemporains : il s'agissait pour nous d'occasions d'assister, même si on ne comprenait pas toujours tout, à la scène d'incarnation des textes dans la voix des auteurs. J'ai été heureuse aussi de préparer les affiches de certains événements : Christian Prigent, Jean Echenoz, Luc Lang, Ryoko Sekiguchi (et je l'avoue, flattée d'avoir eu à chaque fois la commande de Madame Disson d'en imprimer deux ou trois sur papier mat au format A3 comme cadeau aux conférenciers).

– de sa voix qui comprimait ses émotions dans une tonalité plate, lorsqu'elle a lu des extraits de *Quelque chose noir* de Roubaud pendant un de ses cours de littérature ; et aussi de sa voix déterminée quand elle ordonnait «mouchez-



授業風景 (2015年10月)

vous !» à nous Japonais reniflant, peu habitués au mouchage en public.

– des conseils qu'elle a donnés, notamment aux étudiants qui partent en France : «Ne travaillez pas trop, il faut sortir et il faut vous amuser». Désormais je les garde, trop sérieusement peut-être, comme ma devise de vie.

– que je portais souvent des t-shirts rayés et des cardigans «pression» d'*agnès b.*, comme beaucoup d'autres ferventes lectrices japonaises du magazine *Olive* dans les années 90, quand j'ai commencé à assister à ses cours ; j'en porte d'ailleurs encore maintenant, comme je porte en moi maintenant, ces chers souvenirs de la génération, estampillée «*agnès d.*».

(Association pour la Promotion de l'Enseignement du Français au Japon)

Chère Madame Disson

Eriko FUKUNO

Je tiens à exprimer un «Merci» sincère à Madame Disson pour avoir été si patiente avec moi et pour m'avoir aidée dans les moments les plus difficiles. Je me souviens qu'elle m'a parfois serré la main et adressé des paroles encourageantes. Je suis à la fois touchée et reconnaissante de l'aide qu'elle m'a apportée. Son enseignement, son soutien et ses conseils à ce moment si particulier de ma vie ont été de véritables cadeaux.

Mes remerciements vont également à ses cours qui m'ont offert de nouvelles perspectives en littérature française et introduit à la beauté des œuvres de la poésie contemporaine. Son apport a eu un poids considérable dans le développement de ma pensée et mes études.

Je ne pourrais jamais assez la remercier, car elle m'a donné l'envie d'apprendre mais elle m'a surtout donné les plus grandes leçons que l'on ne trouve pas dans les livres : à savoir, croire en soi et tenter de se dépasser. Grâce à Madame Disson, je garderai toute ma vie un très bon souvenir de ces années d'étude.

(Diplômée de la maîtrise en lettres en 2015)

Je n'étais pas seul avec Madame Disson

Akira HAMADA

J'étais étudiant en 3^{ème} année de licence quand Madame Disson a commencé à enseigner à l'Université d'Osaka. C'était en automne 1982. Depuis, pendant plus de 33 ans, tous les étudiants de la section de la littérature française ont suivi ses cours. Tous les étudiants lui doivent beaucoup de plaisir d'étudier le français, et voici mon cas.

Il faudrait pourtant commencer par rectifier des phrases de son essai, écrit initialement pour le site Gallia et repris dans le numéro 50 de la revue *Gallia*.

Je me souviens qu'un de mes premiers étudiants, Hamada (il est professeur aujourd'hui) m'avait emmenée au musée de Nara. Il m'avait dit, en français «Voici un jeu de tric-trac, Madame». J'avais été très impressionnée par l'érudition de mes étudiants de 3^{ème} année.

Cette présentation me flatte, mais l'excursion à Nara a été organisée dans le cadre des activités de la section de la littérature française. Je n'étais donc pas seul avec elle et je dois ajouter que ce n'était pas trop difficile de consulter un dictionnaire à son insu dans le musée. C'est vrai que j'ai passé beaucoup de temps avec elle, et j'ai essayé de m'exprimer en français. C'est une journée dont je me souviens, moi aussi.

Dans son cours, chaque fois qu'aucun étudiant n'osait répondre à sa



卒業記念 (1994 年度)

question, elle se tournait vers moi et disait «Amada» en souriant. Je savais bien qu'elle comptait sur moi, non pour avoir une bonne réponse, mais pour animer la discussion et faciliter les interventions des autres étudiants. Mais c'était un encouragement pour moi, étudiant qui voulait pratiquer le français et dire quelque chose d'intéressant.

Madame Disson a choisi pour un séminaire de maîtrise et doctorat *Anna, soror...*, une nouvelle de Marguerite Yourcenar. Séduit tout de suite par Yourcenar, j'ai lu d'autres textes, entre autres, *L'Œuvre au Noir* dont l'histoire se déroule à la Renaissance. Un an après, en profitant de mon séjour en France, je suis allé à Bruges où Zénon, le personnage principal, finit sa vie dans la prison. Quelques années plus tard, un de mes étudiants a écrit un mémoire de licence sur *L'Œuvre au Noir*.

Je remercie beaucoup Madame Disson pour m'avoir donné le plaisir d'étudier, voire de pratiquer le français. Je ne l'ai pas emmenée à Nara, mais j'aimerais l'inviter à dîner un jour, peut-être à Tokyo.

(Professeur à l'Université de Kumamoto)

Souvenirs de Madame Disson

Chihiro HAYASHI

Dès l'année où je suis entré dans la section de littérature française, en 1997, j'ai eu Madame Disson pour professeur : cela fait déjà presque 20 ans. Le mardi en première heure, c'était le cours de communication pour les étudiants de licence. C'était pour moi une épreuve, car j'étais (et je suis toujours) faible en communication orale. J'ai tout de même continué à suivre ce cours jusqu'à ma dernière année de licence, et après mon inscription en master, j'ai participé au cours en tant que *Teaching Assistant*. J'ai donc assisté à ce cours pendant 6 ans. Chose étonnante, elle n'a jamais réutilisé les mêmes documents pendant toutes ces années ! De plus, elle n'a jamais utilisé de manuels proposés par les éditeurs. Même Jean-Sébastien Bach, si je peux me permettre de citer ici un exemple musical, a composé un cycle de cantates religieuses (dont la totalité ne nous est pas parvenue) correspondant à un calendrier ecclésiastique de 5 ans. Mais Madame Disson a un cycle de documents pour 6 ans (ou plus), et ce sont tous des documents intéressants qui font travailler notre imagination ! D'où vient cette inspiration inépuisable ? C'est toujours un grand mystère pour moi.

Une expérience inoubliable : quand j'étudiais à Montpellier il y a dix ans, Madame Disson m'a invité à venir à Nancy où elle organisait un colloque sur

Jacques Roubaud (le 16-18 mars 2006). Après avoir décidé d'y aller, je me suis rappelé que la distance entre Nancy et Montpellier était considérable. Quel grand voyage ! De plus c'était la fin de cet hiver où la France était bouleversée par la grève du CPE. Mon train, bloqué à cause d'une manifestation d'étudiants, est enfin arrivé à Nancy avec un retard de 3 heures. Quand je suis arrivé épuisé à l'hôtel de ville de Nancy, la réception avait déjà commencé. Madame Disson m'a trouvé dès mon entrée dans la salle. Jacques Roubaud, et d'autres personnages éminents étaient à côté d'elle. J'ai été complètement ébloui : la différence entre être bloqué, enfermé dans un train immobile et se trouver dans la salle lumineuse de l'hôtel de ville (dont l'intérieur était magnifiquement décoré en trompe-l'œil ; c'est d'ailleurs Florence Delay qui me l'a appris) était si grande que j'ai eu l'impression d'être dans un rêve.

C'est effectivement en France que j'ai vraiment compris le privilège de suivre les cours de Madame Disson : les auteurs qu'elle avait invités au Japon, par exemple Jacques Roubaud, Jean Echenoz, Pierre Michon, etc. étaient — je ne m'en étais pas pleinement rendu compte — les écrivains contemporains les plus renommés en France ! Comme c'était impressionnant de parler avec Jean Echenoz sur la musique, et d'écouter la lecture d'extraits de romans de Pierre Michon par lui-même ! Quand j'en ai parlé avec des amis français, et leur ai dit que j'avais rencontré ces auteurs, ils ont été surpris et m'ont demandé comment j'avais pu rencontrer autant de gens célèbres. C'était tellement mystérieux pour eux qu'ils ont finalement conclu que j'étais un espion !

Un autre souvenir de Madame Disson : elle a une voix qui donne vie aux textes : une fois lus par Madame Disson, les poèmes et les romans commencent à briller et à livrer beaucoup de choses. Je me souviens particulièrement de sa déclamation de poèmes de troubadours : c'était vraiment comme une chanson et j'ai alors véritablement compris que les poèmes de troubadours étaient déjà musicaux, même sans mélodie.

Maintenant Madame Disson va repartir en France. Mais pour moi, elle est là, partout dans les textes littéraires. Il me suffira de lire un poème de troubadours ou un passage de Jacques Roubaud pour entendre la voix de Madame Disson.

(Professeur adjoint à l'Université d'Asia)

L'invitation au voyage pour la littérature et la culture françaises

Naoko INOUE

Je me souviens bien de votre premier cours, c'était en 1989, il y a déjà plus de 25 ans ! Nous avons analysé le poème de Verlaine, *Chanson d'automne*. Vous nous avez interrogé tout d'abord quel était le thème de ce poème. Après avoir indiqué le thème, à savoir la tristesse de l'automne dans ce cas-là, vous nous avez demandé de relever les mots qui provoquent ce thème. Cette question m'a frappée, car je n'avais jamais lu de poèmes, jusqu'au lycée, de manière analytique. Nous avons appris comment apprécier le texte, non pas par l'impression, mais par sa lecture précise, cela m'a beaucoup intéressée.

Le lendemain, j'ai assisté au cours pour les étudiants en maîtrise et en doctorat, nous avons étudié Baudelaire, en commençant par *Correspondance*. A la différence du cours de la veille, je me suis complètement perdue dans l'explication donnée par le français plus avancé, la conversation échangée entre vous et Mme Kanasaki ; cela « m'emporte deçà, de là, pareil à la feuille morte », et j'ai essayé de rattraper le niveau du cours, comme une coureuse qui n'est pas forte... Ces jours m'ont apporté beaucoup de choses ; je n'ai pas dit que c'était la progression, mais l'intérêt pour la poésie française.

Par contre, au cours de la conversation, nous nous sommes bien amusés de manipuler le français. Je vous avoue maintenant que j'ai essayé, chaque fois, de faire rire des autres pendant le cours.

A Noël, vous nous avez préparé la fête avec vos gâteaux faits à la main. C'était toujours très sympathique. Chaque année, j'ai bien apprécié toutes les sortes de gâteaux ; je me rappelle toujours le gâteau à la courgette, inventé par vous-même. J'ai enrichi mes connaissances non seulement en littérature, mais aussi en culture française, grâce à vos cours et à cette réunion agréable.

Quand j'étais en doctorat, j'ai participé à la « Rencontre », réunion des professeurs de français. Vous y avez donnée une conférence et vous avez dit que l'essentiel du cours consistait à créer la « motivation interne » entre des étudiants ; cette parole était très impressionnante pour moi. Depuis ce jour, j'aimerais bien produire cette motivation aux étudiants, mais ce n'est toujours pas facile. Pourtant, une chose est absolument sûre, c'est que c'est bien la motivation interne que vous m'avez faite qui m'a amenée à la carrière actuelle ; je vous en remercie de tout mon cœur.

(Professeure adjointe à l'Université d'Osaka Kyoiku)

Une miraculeuse aventure avec Madame Disson

Izumi IWAMURA

En avril 1997, je n'avais rien compris de ce que disait Madame Disson. Incapable de lire ce qu'elle avait écrit sur le tableau blanc, faute de vocabulaire, j'ai souvent dû « copier », tout comme un élève qui reproduit un tableau de grand maître dans un musée, avant de consulter le dictionnaire pour savoir de quels mots il s'agissait. Un jour, Akiko m'a fait remarquer que mon écriture ressemblait à celle de Madame Disson. Et pour cause !

L'apprentissage d'une langue étrangère tient toujours du miracle. Soit quand cette langue vous charme, soit quand elle vous accueille dans son univers. Mais cet accueil se fait étape par étape, comme une histoire d'aventure. On marche le long des lignes, revient sur ses pas devant un point-virgule, tourne autour d'une rime plate. De Louise Labé à Jacques Roubaud, de Victor Hugo à Jean Echenoz, il ne manquera jamais de textes à conquérir. Et ces rencontres inespérées avec de grandes figures littéraires ! Mais parfois, on se trouve placé devant une difficile alternative : commentaire ou dissertation ? Lequel de ces deux chemins prendre ? J'ai souvent préféré le second qui me paraissait plus périlleux et d'autant plus séduisant. Comme un navigateur attiré par les Sirènes...



パリにて (2015年3月)

Quelques années plus tard, je me trouvais en classe, le cœur bondissant, parmi une dizaine d'étudiants venus des quatre coins du monde. Le premier jour de mon séjour académique à Montpellier commençait. Je ne savais alors combien de fois je dirais à ceux qui m'entouraient, avec fierté : «Merci, c'est grâce à la professeure française qui m'a appris le français et l'analyse littéraire» !

Apprendre le français avec Madame Disson, c'est découvrir un pays qui n'est pas le sien, une autre vision du monde et un autre moi. Mais maintenant que j'enseigne le français, je comprends que c'était aussi découvrir une méthode de FLE. Sa méthode reste et restera toujours, par ses anciens étudiants qui enseignent le français partout dans le Japon.

En terminant ce texte, je crois entendre son fameux «on va s'arrêter là» qui concluait chaque séance. Mais va-t-on s'arrêter là ? Vraiment ? Absolument pas ! On ne s'arrêtera jamais, notre aventure continue. À suivre...

(Chargée de cours non titulaire à l'Université d'Osaka)

En hommage à Agnès Disson

Kayoko KASHIWAGI

Gallia annonce que le livre d'hommage de ton départ à la retraite doit paraître en mars 2016, tu prends donc ta retraite... Comme le temps passe vite!

C'est Monsieur Shozo Akagi qui t'avait engagée à l'Université d'Osaka, après le départ de Monsieur Kokichi Hara, et je sais qu'il a toujours été très gentil avec toi. Tu m'as souvent dit que tu gardes un très bon souvenir de lui. Ainsi, ta collaboration continue de manière satisfaisante avec le professeur Akio Wada et avec ton nouveau collègue, Monsieur Hiroto Yamajo, que tu trouves tout à fait charmant. Osaka est toujours pour toi un endroit stimulant, même s'il y a un peu moins d'étudiants, car comme tu me l'as dit, ils continuent de s'intéresser à la poésie, grâce à toi.

Tu travailles surtout sur Roubaud et le Japon. Tu as donné des conférences sur lui à Paris et dans le monde entier, et j'ai pu assister aux conférences de Roubaud à l'Université d'Osaka à plusieurs reprises. C'est à ce moment-là que j'ai pris intérêt à développer les relations culturelles et internationales entre la France et le Japon. J'ai participé en 1999 à l'établissement des relations entre l'Ecole nationale supérieure des Beaux-arts de Paris et l'Université municipale des Arts de Kyoto où j'ai travaillé pendant trente-quatre ans. Dans le cadre de

l'échange d'étudiants, on m'a confié l'inventaire bibliographique et l'analyse de la Collection Tronquois, une collection que l'Ecole des Beaux-arts garde intacte depuis 1907.

Cela fait déjà deux ans et demi que j'ai pris ma retraite. Heureusement toujours occupée par mon travail sur la Collection entre autres, mais en fait les cours me manquent un peu.

Il ne faut pas oublier de remercier ton ami Didier qui t'a beaucoup aidée dans ton travail et qui, en donnant des cours d'aikido et de sabre en Ecosse et en Angleterre, puis aux Etats Unis, contribue au nouvel essor de la culture japonaise.

Pour finir, je t'exprime, chère Agnès, tous mes vœux pour ta retraite. Félicitations pour ta carrière si remplie, et tous mes souhaits pour un peu de repos ! Je suppose que tu rentreras en France avec Didier, et que ce sera peut-être un peu difficile de quitter le Japon ! Je suis sûre que tu resteras toujours aussi active partout où tu seras, mais tu pourras désormais voyager librement dans le monde entier avec Didier, à ton aise, et revenir au Japon, souvent et longtemps !

Toutes mes amitiés bien sincères à toi et à Didier.

(Professeur émérite à l'Université municipale des Arts de Kyoto)

Grand merci à Madame Disson

Takao KASHWAGI

Madame Agnès Disson prend sa retraite le 31 mars prochain. «Ce dernier jour» arrive donc ! me dis-je avec tant d'émotion. C'est en avril 1983 que j'ai été nommé professeur adjoint dans la section de la littérature française de l'Université d'Osaka. Monsieur le professeur Shozo Akagi, le chef de la section, m'a parlé de Mme Disson qui était venue un an avant moi, en tant que professeur étranger recrutée par le Ministère de l'éducation nationale du Japon. Selon lui, c'était une jeune fille qui venait de sortir de l'université. En fait, quand je l'ai vue donner un cours pour la première fois, il m'a semblé que cette jeune enseignante était vraiment sympathique et impressionnante avec ses yeux arrondis et brillants. En apprenant qu'elle était native de Besançon, je lui ai dit :

Ah ! c'est la ville natale de Victor Hugo ! Après la retraite de Monsieur Akagi, Madame Disson est le professeur étranger qui a enseigné le plus longtemps depuis la fondation de notre section française en 1950. Nous autres professeurs et étudiants de langue et littérature françaises à l'Université d'Osaka lui devons infiniment.

Ses intérêts et ses recherches se concentraient d'abord sur la méthodologie de l'enseignement de la langue française aux étudiants étrangers comme l'y obligeait son poste (voir Agnès Disson, *Pour une approche communicative dans l'enseignement du français au Japon. Bilan et propositions*, Osaka University Press, 1996). Ses cours de français moderne et de littérature française contemporaine sont très appréciés par les étudiants et lorsqu'elle prend sa plume pour faire la correction des mémoires et des thèses des étudiants, ses remarques sont adéquates, justes et même utiles non seulement pour les débutants mais aussi pour nous les professeurs de français. Mais il ne faut pas oublier ses efforts pour inviter dans notre université des poètes et des romanciers tels que Jacques Roubaud, Anne Portugal, Pierre Alferi, Jean Echenoz, etc. qui y ont donné des conférences très intéressantes. Ainsi grâce à Mme Disson, nous avons connu des moments très précieux avec ces écrivains renommés dans le monde littéraire. Invité au Japon par Madame Disson, Jacques Roubaud nous rendait visite souvent. Je suis assez fier d'avoir touché le coeur de Roubaud, ce grand poète du 20^{ème} siècle, en chantant à son intention une chanson japonaise de l'époque d'Edo, si je crois ce qu'elle me racontait souvent.

Elle habite en principe à Tokyo et passe trois journées à Osaka pour ses



ディソン先生宅でのクリスマスパーティー (1989年12月)

cours universitaires. Ma femme Kayoko et moi, nous regrettons souvent de ne pas avoir assez d'occasions de l'inviter chez nous. Elle ne boit pas beaucoup, mais elle est un vrai cordon-bleu. Nous nous souvenons très bien des soirées superbes passées dans sa maison à Yotsuya, avec des plats bien soignés et de très bons vins, en compagnie de ses chats. Notre dernière rencontre avec Agnès, c'est déjà il y a presque dix ans : nous sommes allés dans un petit restaurant de yakitori tout près de la station de Yotsuya que fréquentent Agnès et son ami Didier. Je m'en souviens très bien. Le restaurateur et ses clients nous ont accueillis chaleureusement, ce qui m'a prouvé qu'Agnès et Didier sont très aimés par les habitants de Yotsuya. Agnès, après ta retraite, nous aurons plus de temps pour nous reposer, et pour nous voir et nous parler, à Osaka ou à Tokyo !

(Professeur émérite à l'Université d'Osaka)

Au pays des lettres et de la poésie

Yasué KATO

« [...] le style pour l'écrivain, dit Proust, aussi bien que la couleur pour le peintre, est une question non de technique mais de vision. » (Je me souviens que mes dissertations, toujours remplies de citations proustiennes, faisaient souvent rire Madame Disson...)

Quel est mon propre style ou ma couleur ? Existence-ils vraiment ? Mon point de départ devrait être le mémoire de licence, ma première longue rédaction en français. Cela date de l'hiver 1987, plusieurs années avant mon premier Macintosh. Mon manuscrit se constitue de 63 feuilles lignées, au format 18,2 × 25,7 cm, remplies recto verso au crayon de papier et corrigées à l'encre noir ou rouge par Madame Disson. De fait, il s'agit d'une mauvaise copie catastrophique, bourrée de fautes élémentaires de grammaire et d'orthographe. Déjà, le titre n'est pas de moi : « ~~Examination~~ ~~L'ex~~ L'analyse » de « la synesthésie dans "Combray" » (f^o1r^o)¹). C'est avec élégance que Madame Disson retouchait mes phrases maladroites et incompréhensibles (« Le souvenir décrit ici, « fruit de la » mémoire involontaire, est éveillé intentionnellement par "l'intelligence", tandis qu'il [sic.] « qui cependant » ne peut pas intervenir à « pour susciter » l'autre type de mémoire. » [f^o5r^o]), alors que je ne savais même pas écrire les mots-clés de ce mémoire : « ~~madelaine~~ « madeleine » » (f^o1v^o). En corrigeant encore la même faute au folio 3r^o, Madame Disson a écrit dans

1) Suivant les protocoles de transcription établis par l'équipe Proust de l'ITEM, les corrections manuscrites de la part de Madame Disson sont présentées entre soufflets.



ディソン先生宅でのクリスマスパーティー（1985年12月）

l'interligne : «Yasué, madeleine prend un e !!», mais je recommencerais encore aux folios 6v°, 16v°, 42v°, 44v° et 46v°. Répétant «cet hiérarchie» trois fois, et «l'hiérarchie» 8 fois, je reçois enfin la note suivante : «Yasué, vous faites toujours cette faute, encore et encore : la hiérarchie !!» (f°53r°).

Encore et encore... trente ans passés, je dis ou écris toujours «l'hiérarchie», et je préfère écrire «madelaine». Je comprends maintenant pourquoi je ne peux me défaire de ces fautes ridicules. Elles sont à présent presque les seuls liens qui pourraient m'attacher à ma jeunesse passée à Osaka, où Madame Disson m'a fait découvrir, avec sa voix douce et calme et son écriture ronde et régulière, les poètes symbolistes et aussi plusieurs romanciers. Je n'oublierai jamais le cours de *L'Amant* que j'ai suivi en troisième année. Ayant été abandonnée par mes camarades, j'étais toute seule avec M. Kinouchi, déjà en doctorat, qui parlait français comme un vrai Parisien. Ses discussions avec Mme Disson étaient comme d'agréables berceuses pour moi, mais ma présence était généreusement autorisée. Encore aujourd'hui, la vieille édition de Minuit me sert pour mes cours, avec les notes prises par ce moi de vingt ans : «l'effet de l'histoire/construction traditionnel = vrai dépot/vrais fin/ «Je vous aimerai toujourds «/ L'Amant = struction circulaire» (!!!)

(Professeure adjointe à l'Université de Nagoya)

Avec tous mes remerciements
et en te souhaitant une heureuse retraite

Keisuke NAKAMURA

Chère Agnès,

Permetts-moi de te tutoyer comme d'habitude, quoique ce soit un écrit destiné à être publié.

Je ne suis pas *ton étudiant*, au sens disons administratif du terme, mais je le suis au sens on ne peut plus plein et réel, si l'on appelle ainsi une personne qui a appris avec toi et qui te doit énormément.

Je n'ai jamais assisté à tes cours. Mais ta méthode a bouleversé toutes mes conceptions et, autrement dit, *m'a bouleversé*, quand j'ai entendu un de tes exposés qui en développait les différents aspects dans un atelier consacré à la pédagogie, ou, comme on le dit plus volontiers aujourd'hui, à la didactique. Depuis, tu es toujours, au sens fort, *mon professeur*.

Par ailleurs, il y a un domaine où tu dis que tu m'envies. C'est celui de mes aquarelles.

Tes compliments envers «mes oeuvres», d'autant plus excitants qu'ils semblent sincères, m'ont encouragé et m'ont fait croire que j'avais peut-être vraiment du talent. J'ai alors commencé à me dire que j'aurais dû être peintre plutôt que professeur.

Mais laissons de côté les plaisanteries. C'est toi, chère Agnès, qui m'as aidé à avancer et dans le domaine de la pédagogie, et dans celui de la peinture. Cette aide m'a été infiniment précieuse et je profite de cette occasion pour «avouer» l'immense dette que j'ai envers toi.

Je souhaite de tout coeur que tu profites pleinement de cette période de la vie que l'on appelle «la retraite» et que les Italiens, sans doute plus justement, appellent *l'âge d'or*. Oui, tu vas pouvoir faire ce que tu veux, sans penser aux «responsabilités», ces petits animaux terribles qui ne cessent de nous menacer, tirailler, tenailler, depuis l'école jusqu'à la fin de notre carrière.

Avec, encore une fois, ma sincère gratitude et tous mes vœux de bonheur pour ton *âge d'or* !

(Professeur émérite à l'Université d'Otemon)

Chère Madame Disson

Midori OGAWA

Un petit mot pour fêter votre départ (et votre vie post-universitaire), mot trop modeste par rapport à ce que vous m'avez donné généreusement à travers votre enseignement. Pendant la classe de lundi après-midi, vêtue en noir (*Comme des Garçons* ?), vous nous avez fait découvrir des poètes contemporains et leurs textes qui paraissaient tous précieux comme des agates. Chaque mot a sa physionomie et son humeur, chaque phrase son souvenir. Certains poèmes habitent en moi depuis (ce *quelque chose noir* ?). C'est par vous que j'ai appris les transactions secrètes entre la poésie japonaise et la poésie française débutées le siècle dernier. Jacques Roubaud en était le témoin vivant (grâce à vous, nous sommes devenus témoins de ses *grands pieds*).

Discrète, peu bavarde, mystérieuse, vous sembliez protégée par un voile transparent (C'est peut-être moi qui l'avait inventé). Ce voile s'est déchiré une fois quand j'étais étudiante : rappelez-vous que vous nous avez invités chez vous, dans votre appartement d'Osaka ? J'ai encore le goût de gâteaux à mon palais (votre main pâtissière). C'était un vrai cadeau de Noël.

(L'Université de Tsukuba)



予餞会・同窓会 (1991年3月23日)

Souplesse de la poésie contemporaine

Ryoko SEKIGUCHI

Quand on est poète, on n'est lu que par un petit nombre de lecteurs. Cela va de soi ; on s'y attend : la poésie est un genre mineur. En revanche, il est une chose à laquelle on s'attend moins, et que l'on ignore souvent si l'on n'est pas du milieu, c'est qu'un poète a plus de chances qu'un romancier d'être traduit dans une langue étrangère. Peut-être parce que la poésie peut se prévaloir d'une sorte d'universalité que le roman n'atteint pas. Il y a aussi qu'un poème, c'est beaucoup plus court qu'un roman. Pourtant, il faut croire que la poésie a développé des stratégies de survie dignes d'une plante coriace : elle essaime ses graines partout et peut parfois porter très loin.

L'ensemencement se fait toujours à la main. Parfois ce sont les poètes eux-mêmes qui, au cours de leurs voyages, élargissent leur champ de lecture et nouent des amitiés avec d'autres poètes de nationalités diverses. Ce sont aussi les organisateurs de festivals, passionnés de poésie, qui réunissent des poètes d'origines et de générations différentes. Un romancier sera surpris de la dimension internationale de ces réseaux de poètes, où tout le monde se connaît et où chacun lit l'œuvre de l'autre.

L'ensemencement opère encore, et de façon plus décisive, par la main des chercheurs et des traducteurs de poésie. De façon plus décisive, dis-je, parce que c'est eux qui font qu'un texte passe pour la première fois dans une langue étrangère pour être lu.



関口涼子さん講演会（2015年10月26日）

J'ai été témoin d'un exemple concret et très réussi de ce phénomène. C'était à l'Université d'Ôsaka, dans le séminaire d'Agnès Disson. Agnès m'a invitée à plusieurs reprises dans son séminaire, tantôt pour parler de la poésie française contemporaine, tantôt pour évoquer la pratique de l'écriture dans les deux langues. Les thèmes étaient variés mais ils touchaient toujours à la question de la poésie. Or, ce séminaire avait lieu en français. Dans une université japonaise, le fait est suffisamment rare pour être remarqué. Cela exigeait, bien sûr, un niveau de langue passablement développé chez les étudiants. Pourtant, même les étudiants de licence, qui s'excusaient parfois de ne pas tout comprendre, venaient y assister. J'ai été surprise par la passion évidente qui animait ces étudiants. Sans doute, Agnès ne leur enseignait pas seulement la littérature ; elle leur transmettait surtout sa passion à elle, le moteur irremplaçable de tout vrai chercheur. A chacun de mes passages, j'ai admiré l'atmosphère qui régnait dans la section « Littérature Française » de l'Université d'Ôsaka : une atmosphère nourrie par cette équipe petite mais remarquablement compétente, et qui se transmettait aussi aux étudiants. On se serait cru dans un séminaire d'une autre époque, du temps où les universités pouvaient être le lieu d'un engagement intellectuel intense et authentique – un temps dont on est aujourd'hui nostalgique.

Ce genre de lieux est on ne peut plus précieux pour la survie de la poésie. Il devrait en exister partout dans le monde : de petits groupes choisis, aussi discrets que les clubs de langues secrètes, mais tout aussi actifs et bien plus résistants qu'on ne pense.

En tant que poète, je voudrais remercier Agnès d'avoir créé ce lieu de résistance poétique au Japon, non seulement pour la poésie française contemporaine mais aussi pour la poésie japonaise, parce qu'une poésie ne saurait se déployer sans s'ouvrir à d'autres poésies.

En tant qu'écrivain, je voudrais la remercier de m'avoir offert ces occasions de dialogue mémorables avec les jeunes chercheurs du Japon de demain.

Et en tant qu'amie, je voudrais remercier Agnès de m'avoir donné la preuve qu'il est possible, avec une bonne dose de courage et de conviction, de transmettre la poésie contemporaine et d'allumer des passions dans un lieu si éloigné du lieu où l'on est né.

Ce lieu de résistance, je suis sûre qu'il a déjà essaimé partout, par l'action des anciens étudiants des séminaires d'Agnès à l'Université d'Ôsaka – une preuve de l'étonnante souplesse de la poésie contemporaine.

(Poète)

Chère Madame Agnès Disson

Naoko TAKAOKA

Je vous avoue que je n'avais jamais songé au jour où vous quitteriez l'Université d'Osaka. Même aujourd'hui, je n'arrive que difficilement à l'imaginer. Vous étiez là et vous seriez toujours là : c'est ce que je croyais et crois naïvement encore comme l'enfant qui s'assure de l'existence de sa mère chérie.

Quand j'ai suivi vos cours pour la première fois, j'étais en troisième année de la Section de Littérature Française. Vous proposiez des cours sur les poètes symbolistes, en nous fournissant des explications sur la composition des vers, des rimes, des syllabes et surtout des nuances propres aux mots. Grâce à vous, j'ai senti que chaque mot, calme et monotone jusqu'ici, était devenu dynamique et vivement coloré. Vous m'avez ainsi appris la base des bases de la lecture du français.

Après une interruption qui a duré cinq ans, j'ai décidé finalement d'aborder des études littéraires au cours de maîtrise. Pour moi, c'était comme recommencer à zéro. C'est encore vous qui m'avez aidée, dirigée et encouragée sans cesse. Ne maîtrisant ni l'explication de texte ni la dissertation, j'ai dû me colleter à des obstacles insurmontables. Je suis tombée souvent dans un sombre désespoir. Sans votre aide précieuse et continue, je ne serais jamais parvenue à finir mon mémoire de maîtrise, encore moins à achever ma thèse. En consentant à corriger mes épreuves, vous m'avez montré le bon chemin à parcourir pour approfondir mes recherches.

Vous étiez à l'Université d'Osaka ; vous y êtes encore maintenant, mais bientôt vous n'y serez plus. Cependant, je reverrai toujours votre sourire et entendrai votre voix lire des poèmes de Verlaine, de Rimbaud, d'Hugo et des extraits des romans à mes côtés. Même si vous quittez le Japon, je garderai ce que vous m'avez laissé dans mon esprit et dans mon cœur. Je vous remercie sincèrement pour votre gentillesse et votre indulgence.

(Professeur à l'Université Nara-Joshi)

Comme les chansons passées en boucle...

Naruhiko TERAMOTO

Nous étions à l'étude quand vous êtes entrée ce matin-là, conduite par

Monsieur Akagi. «Elle a vingt-huit ans.», c'est ce dont nous avait informé l'assistant de la section de littérature française. La lecture analytique des poèmes de Baudelaire, de Verlaine, de Rimbaud, c'est ce que nous allions apprendre dans votre cours. «Un poème est comme une machine composée de mots : il faut en apprendre le mécanisme et en déchiffrer la signification.», c'est ce que nous retenions dans votre classe.

Vers la fin de chaque année, vous nous invitiez chez vous pour fêter la Noël. Grâce à vous, nous pouvions passer des soirées «à la française» en bavardant avec vous de manière un peu plus relax. À l'une de ces occasions, vous nous avez parlé de votre carrière de script-girl du cinéaste italien Fellini. Amatrice de chats, vous nous avez conseillé de ne pas «tapoter» les félins (d'après vous, «c'est une erreur souvent commise par les Japonais»), mais de les «caresser doucement dans le sens du poil», ce que je pratique depuis lors, au moins pour les chats. Je me souviens d'ailleurs que vous n'aimiez pas tant parler de Besançon où vous aviez passé votre jeunesse. Je n'oublie pas non plus que, pendant ces fêtes de Noël, on entendait toujours les chansons d'Yves Montand, passées en boucle par le biais d'un magnétophone, ce qui m'a enfin fait remarquer que ce chanteur-acteur avait de la voix.

Devenu étudiant de maîtrise, puis doctorant, j'ai continué à suivre vos cours, même si je n'étais pas un élève très assidu (c'est ce que je regrette toujours). Devenu ensuite assistant, j'ai travaillé avec vous, ou plutôt à vos côtés: assis devant le bureau dans la salle d'assistant, je vous entendais faire des cours dans la salle d'à côté, celle d'études. Je souhaitais que, redevenu étudiant, j'assiste de nouveau à votre cours.



ジャック・ルーポーさん講演会 (2014年6月2日)

Même après mon absence du Japon durant plusieurs années, vous m'avez aidé en corrigeant mes articles rédigés en français, comme si je restais toujours votre élève. Je me souviens aussi que nous avons collaboré pour traduire des poèmes de Tanikawa Shuntaro pour une revue de poésie française.

Quand je vous ai retrouvée après mon déménagement à Sendai, vous vous trouviez dans un atelier organisé dans un cadre académique, pour faire une communication sur les méthodes pour enseigner le français aux étudiants japonais. Au terme de cette communication claire et efficace, vous avez cité un exemple comme si vous ne l'improvisiez pas. Il s'agissait d'une courte dissertation qu'un de vos élèves avait rédigée en classe. Cela m'a surpris comme un coup de tonnerre, car ce n'était pas autre chose que le texte-devoir que j'avais écrit plus de vingt-cinq ans auparavant pour votre classe, avec l'incipit : « Quand j'étais enfant, j'ai perdu une jeune fille. »

Maintenant, juste avant votre départ du *Handai Futsibun* pour la *vita nova*, je me sens privilégié d'avoir été le témoin de vos premiers pas dans cette salle d'études. C'était là où nous attendions toujours, mes anciens camarades et moi, l'apparition d'une inconnue : « une jeune fille de vingt-huit ans ».

(Professeur à l'Université du Tohoku)

La gentillesse de Madame Disson

Hirotsugu YAMAJO

Madame Disson est spécialiste de poésie française contemporaine, et très bonne amie de certains auteurs des textes qu'elle étudie. Aussi a-t-elle souvent invité à l'Université d'Osaka ses amis, comme Anne Portugal, Christian Prigent, Ryoko Sekiguchi, Jacques Roubaud... Nous avons eu la chance de parler avec ces figures remarquables de la littérature française d'aujourd'hui dans une ambiance familiale, et moi en particulier, en tant que leur traducteur. Quel grand privilège !

Dans la plupart des cas, leurs conférences se sont déroulées sous la forme d'un dialogue avec Madame Disson. Elle leur pose des questions, ils lui répondent, puis elle fait des commentaires. Ses phrases concises synthétisent et explicitent merveilleusement la pensée de l'auteur. Lors de la conférence récente de Ryoko Sekiguchi (en octobre 2015), Madame Disson a remarqué l'analogie latente entre le langage et la cuisine (les « mots » et les « mets ») chez la poète. On se nourrit donc de mots. La littérature est une alimentation de l'esprit... C'est le moment de la véritable collaboration entre l'écrivain et

l'exégète. Tous les invités accordaient une grande confiance à Madame Disson.

En juin 2014, Jacques Roubaud, malgré sa grave douleur au dos, a bien voulu venir chez nous pour parler de sa création, avec sa compagne Marie-Louise Chapelle, poète elle-même. Cette visite n'aurait pas pu se réaliser sans son amitié pour Madame Disson, qui considère ce grand écrivain — pour reprendre ses mots — comme « non seulement mon mentor, mais un père un peu pour moi ». Dès son retour à Paris, il a été obligé de se faire opérer plusieurs fois, et sa fille spirituelle s'est envolée pour aller le voir à l'hôpital.

Madame Disson témoignait de la gentillesse également et surtout envers ses étudiants. Dans ses cours, auxquels il m'a été permis d'assister plusieurs fois, chacun — même le plus timide — était incité à s'exprimer en français à haute voix sans éprouver aucune gêne. On y entendait souvent des rires et nul ne s'y sentait isolé. C'est que Madame Disson connaissait bien les centres d'intérêt et le caractère de tous ses élèves. Elle racontait aussi parfois des souvenirs de ses anciens élèves. Elle avait l'air ravie chaque fois qu'elle recevait leur nouvelle.

Moi je l'ai importunée souvent en lui demandant de corriger mon texte en français. Elle me répondait toujours aussitôt sans jamais critiquer mes fautes. Chaque fois que je me rendais dans son bureau pour des affaires administratives, elle m'indiquait des livres ou des articles intéressants et m'expliquait le projet de ses propres recherches... Elle n'était pas pour moi tant ma collègue que mon professeur ! J'aurais bien voulu apprendre d'elle encore plus longtemps...

Chère Madame Disson, je vous exprime tous mes remerciements pour votre générosité. Je vous prie de revenir souvent à Osaka pour une conférence,



研究室にて

ou simplement pour bavarder avec nous !

(Professeur à l'Université d'Osaka)

L'expression et un petit cube de bouillon

Yusuke AOKI

La découverte d'un nouvel aspect des textes littéraires est un plaisir de la lecture. Dans les cours de Madame Disson, elle a toujours ouvert de nouveaux horizons à notre analyse. J'ai été plusieurs fois admiratif devant ses explications claires et intéressantes. Quand on a lu des textes de poésie contemporaine dans son cours, j'ai appris une démarche importante pour la lecture : les lecteurs doivent déplier ce qui est plié dans les textes, car les écrivains représentent leurs conceptions en les condensant dans leurs écrits. Je me souviens d'un petit objet qui renvoie à cette expression condensée. C'est un petit cube de bouillon Maggi dont on se sert pour faire de la soupe. Pour nous expliquer la conception du compactage de la poésie contemporaine chez Jacques Roubaud et Pierre Alféri, Madame Disson nous a parlé du rapprochement entre l'expression simple et dense, et le petit cube de bouillon : l'expression est une compression des sensations, des souvenirs, des perceptions, des événements quotidiens, etc. Cela m'a permis d'avoir un nouveau point de vue dans mes recherches. Dans les textes de Marguerite Duras, j'ai trouvé une conception qui correspond au compactage. Quand je lis l'œuvre durassienne ou je fais des courses dans un supermarché, je me souviens des cours de Madame Disson.

(Étudiant en 3^e année du Cours de Doctorat de l'Université d'Osaka)

L'entretien fini et l'entretien infini

Shinsuke OTA

«La poésie est-elle un fruit ? Non, à mon sens c'est plutôt une bête (une bête un peu folle, un peu ailée, un peu répugnante). Il y a quelque chose d'ailé et de bêta, d'imbécile (de fragile) et de fou, de "demeuré" (ou demeurant) imprévu.»

(Francis Ponge)

La spécialité de Mme Agnès Disson est la poésie de l'extrême contemporain.

On sait bien que les poètes modernes parlent de ce qui est indicible, incommensurable ou idiosyncrasique, qui échappe à la verbalisation humaine, soit «quelque chose noir». Chacun trouve dans le recueil de son poète préféré quelque étincelant poétique, mais chacun a du mal à le partager avec son voisin le plus proche. Évidemment, enseigner la poésie est un métier presque impossible (voire mal payé). Notre professeur s'est engagée à cette pénible tâche et l'a accomplie de façon prestigieuse. Voilà donc l'acte miraculeux sur lequel j'aimerais m'attacher dans les lignes qui suivent, afin de témoigner ma profonde reconnaissance à son égard.

Voici mon souvenir de sa leçon. Dans sa classe, un poème ou un morceau du texte littéraire — toujours compliqué, comme on le trouve en exergue du présent essai — nous est donné. D'abord, chacun s'y attaque seul et prépare un petit exposé. Ensuite, on pose des questions et parle des remarques ou de l'intérêt que le texte suscite en lui afin d'en discuter. À ce stade, elle nous écoute attentivement, quel que soit notre niveau de langue, et malgré nos éventuelles maladresses. Enfin, après avoir soigneusement recueilli nos propos, elle nous révèle ses commentaires éclairants, en synthétisant les idées avancées par chacun. Dans cette table ronde, elle nous apprend ou nous saisissons avec elle, la clef qui permet d'accéder à ce que l'on appelle la poésie.

Ainsi, c'est l'esprit de l'entretien qui se trouve au sein de la didactique de Mme Disson et qui lui permet de transmettre la poésie, pourtant intransmissible. C'est la manière fameuse de Socrate qui, par la vertu de sa parole, a amené un enfant ignorant à faire la démonstration d'un théorème géométrique. Ainsi, sa



ベネディクト・ゴリヨさん講演会 (2015年12月14日)

parole n'est pas soliloque du maître qui diffuse sa connaissance, mais dialogue ouvert à tous ceux qui souhaitent y prendre part.

Ce terme «entretien» me fait considérer une autre tâche dans laquelle elle s'est engagée depuis longtemps et qui exige autant de peines épineuses que le maintien du séminaire. Je parle du travail de correction. En réalité, elle ne retouche pas nos phrases : si elle le fait, c'est à la rigueur et au minimum. Elle n'a jamais voulu faire traductrice qui trahit ou tue notre parole muette. Son ambition est plus haute. En corrigeant nos écrits, elle vise à nous enseigner l'art de corriger par nous-mêmes, en d'autres termes, elle vise à nourrir le français en nous. L'objectif de la correction, dit-elle, est didactique. Fidèle à ce propos, j'ai pu apprendre avec elle combien il est difficile de choisir un mot juste dans la rédaction académique ; elle m'a aussi appris que rédiger un texte scientifique est l'acte créatif qui consiste à réfléchir dans la langue française.

Écrire ou parler le français, cette «pratique» est donc pour moi un acte certes pénible, mais joyeux, car ce faisant, je me figure que je continue mon entretien avec elle, assis, côte à côte sur le canapé de son bureau : à chaque fois j'écris quelques lignes, je prévois toujours — sciemment ou inconsciemment — sa réponse à ce que je viens d'écrire. Sa figure occupe dans mon cœur la position du lectorat à qui moi, enfant-*enfant*, ose adresser toujours ma parole «demeurée» et «demeurante», bien que je ne sache pas s'il y a la *poésie* en moi. À ce sujet, il m'est opportun de rappeler un autre souvenir heureux : lors de l'épreuve de la fin de chaque semestre, bien que j'aie dépassé largement le cadre du temps attribué, elle a eu la grande patience d'attendre jusqu'au moment où j'achèverais ma dissertation en lui disant, «c'est fini !» : et encore, elle a pris la peine de déchiffrer la mauvaise écriture de ma copie. J'ai eu la bonne fortune de rencontrer une telle personnalité rare dans laquelle se mêlent harmonieusement l'intelligence et le cœur et l'innocente malice. Certes, pour nous l'heure est d'ores et déjà venue de lui dire encore une fois et résolument, «Voilà, c'est fini !». Malgré tout, puisse continuer dans notre cœur ou dans notre français l'entretien infini avec elle.

(Doctorant de l'Université d'Osaka / Sorbonne Nouvelle-Paris 3)

Plaisir de lire la poésie

Kenji YAMAMOTO

Si je me souviens bien de votre premier cours de Master et Doctorat, chaque année vous donniez des extraits très variés : poèmes de Baudelaire, de



リュック・ラングさんと共に授業 (2008年10月28日)

Rimbaud etc. Tout d'abord vous laissez les étudiants analyser, et ensuite chaque étudiant montrait ce qu'il avait trouvé. Mais quand j'étais au cours de 1^{ère} année de Master, je ne pouvais pas dire grand-chose sauf concernant la forme visuelle. À la suite des analyses des autres étudiants, c'est vous qui me déchiffriez la structure du texte avec précision en traitant la versification, le vocabulaire et les images. C'est à ce moment que j'ai découvert le plaisir d'analyser des textes littéraires. J'étais souvent impressionné quand vous montriez l'intention cachée des écrivains derrière le texte. Votre analyse était toujours spectaculaire pour moi et j'attendais vos cours avec impatience. Après mon Master, j'ai finalement décidé de continuer mes études. L'une des raisons, c'est sans aucun doute grâce à vous.

Après mon Master à l'Université d'Osaka, je suis allé étudier à l'Université Rennes 2 de 2011 à 2014. Comme vous connaissez Monsieur Steve Murphy et que vous l'avez contacté avant, j'ai pu aller en France sans problème. Il y avait un cours de commentaire composé aussi à Rennes 2. Mais grâce à votre cours au Japon, je n'ai pas éprouvé beaucoup de difficulté à suivre le cours et finalement j'ai pu réussir mon examen. J'ai toujours gardé un exemplaire des commentaires composés que vous avez rédigés. Cela me rappelle encore aujourd'hui les points importants.

Je suis triste que vous quittiez l'Université. Cela fait déjà huit ans que j'ai suivi vos cours. Comme vous m'avez fait découvrir le plaisir de lire les poèmes, je voudrais suivre votre exemple et un jour, enseigner aussi bien que vous le faisiez.

(Étudiant au Cours de 3^{ème} année de doctorat)

Souvenirs de Madame Disson

Hirofumi KAWAKAMI

Le cours de Madame Disson que j'ai suivi la première fois s'est ouvert sur le lien entre la poésie et la photographie. Il a été très difficile pour moi parce que je n'avais jamais assisté à un cours littéraire en français. Je l'ai mal compris, mais je me souviens seulement que Madame Disson a parlé de Yasujiro Ozu. Je ne sais pas pourquoi.

Jusque-là, j'avais étudié la philosophie à l'Université d'Okayama. Je ne connaissais donc pas la façon littéraire d'analyser un texte. La poésie me semblait une énigme incompréhensible. Le mot «murmure» revient en leitmotiv dans le poème contemporain que Madame Disson nous expliquait au printemps 2012. Elle nous montrait soigneusement la série des sons (m, m, m...), la forme visuelle du mot (la lettre «m» ressemble à la vague et la mouette. Et la répétition de «m» évoque la mer), etc... Cependant cette explication détaillée ne me semblait pas utile, parce que je ne connaissais pas l'intérêt littéraire, l'intérêt de l'analyse du texte concret.

Madame Disson m'a conseillé souvent de ne pas aborder philosophiquement le texte littéraire. («Attention ! Analysez concrètement l'écrivain lui-même !»). Malgré son conseil, j'interprétais la poésie en tant que philosophe. Une fois, Madame Disson m'a dit dans son cours «Kawakami, vous êtes toujours sceptique !». Si elle me disait cela maintenant, je répondrais «Oui, comme Montaigne !». Cependant je n'ai rien répondu parce que je ne connaissais pas le sens du mot «sceptique».

C'est à Madame Disson que je dois d'être étudiant en doctorat à l'Université d'Osaka. Grâce à son enseignement, j'ai achevé mon mémoire de maîtrise, et je me suis éveillé à la littérature, surtout à la poésie. Maintenant je peux mieux profiter des explications et des interprétations sur la poésie contemporaine de Madame Disson. Mais nous allons perdre cette occasion. Sans le cours de Madame Disson, je me sens triste. Je m'en souviendrai chaque fois que je lirai des poèmes contemporains : Jacques Roubaud, Ryoko Sekiguchi, Anne Portugal...

(Étudiant du Cours de Doctorat à l'Université d'Osaka)

Chère madame

Miyu MATSUKAWA

J'ai suivi comme d'habitude votre cours cette semaine, mais c'était le dernier. Je ne me rendais pas encore pleinement compte que vous alliez quitter l'université d'Osaka.

Dans ce cours, on a lu deux poèmes dont le sujet commun est la mer : l'un est daté du 17^{ème} siècle (Pierre de Marbeuf) et l'autre du 20^{ème} siècle (Dominique Foucarde). Le premier est un sonnet aux nombreuses références mythologiques, le second néglige au contraire toutes règles et toutes formes traditionnelles. Après avoir expliqué soigneusement chacun de ces poèmes, vous nous avez demandé lequel des deux est le plus facile à comprendre. Il m'était impressionnant que vous ayez déclaré que le second est le plus compréhensible.

Je ne suis pas encore capable de bien analyser ni de goûter des poèmes. Cependant après avoir écouté vos commentaires clairs, je m'étais toujours imaginé que j'étais enfin en état de comprendre profondément la poésie contemporaine. Je ne peux jamais suffisamment vous en remercier.

(Étudiante du Cours de Doctorat à l'Université d'Osaka)

Sésame

Takanobu ADACHI

Dès que le premier cours de Madame Disson a débuté, j'ai commencé à regretter d'être venu dans la section de littérature française. Pendant les 90 minutes où elle nous a parlé de la littérature contemporaine, je n'ai trouvé aucune phrase intelligible, aucune interrogation compréhensible. Plusieurs mois après, je me suis habitué au cours fait en français, mais je n'arrivais pas encore à répondre aux questions. Pour me faire participer à sa leçon, Madame Disson me posait en vain des questions auxquelles je pouvais répondre en un mot. Un jour, j'ai trouvé une question assez facile et j'ai murmuré en cachant mon exaltation : «personnifié ?». Depuis, quand on rencontrait une personnification dans un texte du cours, elle m'interrogeait toujours en clignant de l'œil. Six ans se sont écoulés et cette complicité dure encore.

(Étudiant du Cours de Doctorat à l'Université d'Osaka)

Autour de Mme Disson

Shunsuke MIYATA

Un sofa large et vert se posait au-dessous d'une fenêtre donnant sur la cour, et attendait silencieusement sa maîtresse. Il était opposé à une table qui avait une surface naturelle et jeune, sans vernis. Ses quatre pieds s'amincissaient peu à peu vers le sol. Sur la table couverte d'une étoffe délicate et couleur des pays du Sud, il y avait des papiers de littérature française qui se déployaient selon la rigueur humaine. J'évoque ces meubles que je vis à ma première visite dans le bureau de Mme Disson. Ils me racontaient la sensibilité de leur possesseur.

Cependant j'étais un étudiant stupide et languissant. En voyant le mot «B» sur le papier de test, je me disais tristement que l'examen ne nécessite pas d'esprit, mais de nerfs moteurs. Mais j'avais toujours plaisir à lire l'extrait d'une œuvre inconnue à la fin de la leçon. S'il n'y avait pas eu ce moment, je n'aurais pas connu les poèmes drôles et difficiles d'Apollinaire et la prose transparente et lumineuse de Le Clézio.

Madame, je vous remercie beaucoup pour vos admirables leçons. Je prie pour votre santé.

(Étudiant en 2^e année du Cours de maîtrise à l'Université d'Osaka)



新歓コンパ (2009年5月11日)

Sur le chemin de ...

Yasuaki MORI

Depuis que je suis devenu l'un des étudiants du département de littérature française en 2012, j'ai pu profiter de l'enseignement de Mme Disson (Hélas ! le temps file !). Mais hors de la classe, sans savoir pourquoi, je l'ai souvent rencontrée au bord du chemin et j'ai échangé des paroles avec elle en marchant : sur le chemin de l'université, sur celui du retour, etc. Je voudrais retranscrire ici quelques-unes de ces conversations inoubliables.

C'était il y a trois ans. Environ à 20 heures, au mois d'avril ou de mai, j'avais fini de m'exercer au tuba et étais sorti de la salle de répétition (autrefois, j'étais dans l'orchestre de l'université). Sur le chemin du retour, j'ai rencontré Madame Disson ; elle avait sans doute travaillé dans son bureau jusque-là. Notre conversation est tombée sur les vacances de printemps. Parce que j'avais voyagé en France pour la première fois pendant ces vacances, j'ai raconté mes souvenirs. Après que j'ai fini de dire mes impressions sur les musées et les concerts, elle m'a posé une question :

«Alors, Mori, qu'est-ce que vous avez mangé ?»

«Ah... répondis-je très hésitant, j'ai toujours mangé du pain ou un hamburger.»

«Quoi ! s'écria-t-elle, c'est dommage !»

«Pa... parce que, dis-je, je n'avais pas beaucoup d'argent, et la cuisine française, ça coûte cher —»

«Pas du tout ! dit-elle, il y a des restaurants de cuisine familiale. C'est très, très dommage (un peu lentement).»

Depuis lors, elle m'a pris pour «un homme qui mange du Macdo en France même» et l'histoire de mon avarice était souvent rappelée dans ses cours...

Mais il y a eu bien sûr aussi des épisodes moins comiques. C'était un an et quelques mois après. Vers midi, début janvier, terminant avec beaucoup de peine la mise en page de la liste et des tableaux, j'ai achevé mon mémoire de licence. Sur le chemin pour aller le présenter au bureau de la faculté, j'ai rencontré Madame Disson ; elle venait alors d'arriver à l'université pour le cours. Voyant mon mémoire de licence un peu, elle a dit : «Ô, très beau. Félicitations !» Le «beau» mémoire, c'est le meilleur compliment qu'on m'ait fait.

Chère Madame, vous êtes si énergique que vous faisiez l'aller et retour entre Tokyo et Osaka, et vous êtes si gentille que vous écoutiez affectueusement ce que nous autres étudiants racontions, ce dont nous parlions et bavardions. Vos cours et, bien sûr, vos travaux étaient tous admirables et nous ne savons pas

comment vous remercier. Vos nombreuses leçons, je ne les oublierai jamais. Mais, quel dommage que je ne puisse pas présenter mon mémoire de maîtrise !

J'espère que vous serez heureuse et en bonne santé, et que nous aurons le plaisir de vous revoir un jour. Je pourrai alors vous parler du goût de la cuisine française.

(Étudiant en 1^{ère} année du Cours de maîtrise à l'Université d'Osaka)

Remerciements à Madame Disson

Mie UEMURA

C'est vous, Madame Disson, qui êtes ma première professeur à l'Université d'Osaka. Avant d'y commencer mes études, j'ai suivi votre cours comme auditrice libre. Pendant ce semestre, vous donniez un cours de poésie française contemporaine. En ce temps-là, je n'avais jamais étudié la littérature française. Je ne connaissais, à ma grande honte, même pas Baudelaire ni Verlaine encore moins les poètes d'aujourd'hui. Mais vous étiez si généreuse que vous m'avez permis de suivre le cours.

Avant que le cours commence, je me suis pressée de lire une anthologie de la poésie française mais je n'y ai rien compris. Par conséquent, j'étais inquiète d'être ou non au niveau de votre classe. Mais une fois que le cours a commencé, vous avez très clairement illustré les poèmes contemporains qui me semblaient



関口涼子さん講演会 (2009年7月13日)

incompréhensibles. Je les ai ainsi très bien compris et cela m'a énormément intéressée. Le cours était pour ainsi dire vraiment instructif.

Pendant que j'étais auditrice, vous me traitiez comme l'une de vos élèves. Ce qui était le plus impressionnant, c'était que lors de l'examen de la fin du semestre, vous avez rempli la marge de ma copie de vos commentaires détaillés, ce qui m'a beaucoup émue.

Je regrette de n'avoir pu suivre vos cours que pendant trois semestres. Je vous remercie pour ces leçons merveilleuses. Si je m'intéresse toujours à la littérature française, c'est que vous m'avez ouvert les yeux et que vous m'avez montré une bonne voie pour mon avenir.

(Étudiante en 1^{ère} année du Cours de maîtrise à l'Université d'Osaka)

Remerciements à Madame Disson

Ikumi HAJI

Madame,

Je vous remercie d'avoir toujours fait des cours clairs et intéressants. Mon premier cours a été pour moi le plus impressionnant. J'étais très tendue et naïve à ce moment-là, mais votre sourire et votre façon douce de parler m'ont soulagée. Pendant les cours, vous m'avez toujours demandé après votre explication : "ça va ?" Je pouvais vous interroger à mon aise grâce à cette phrase. Parmi tout ce que ces jours me rappellent, j'étais contente que vous fassiez des compliments sur mes vêtements, et j'aimais bien vos petits dessins.

Merci pour tout, je suis vraiment heureuse que vous ayez été notre professeur. Je vous souhaite bonne chance dans votre nouvelle vie.

(Étudiante en 4^e année du Cours de la faculté à l'Université d'Osaka)

Remerciements à Madame Disson

Mao NODA

Madame, félicitations pour votre retraite ! Je suis très honoré d'avoir étudié dans vos cours toute ma vie d'étudiant. C'est grâce à vous que j'ai connu le plaisir de goûter des poèmes et de communiquer en français. Je ne l'oublierai jamais même après avoir terminé mes études universitaires et je chérirai la

connaissance littéraire que vous m'avez donnée dans le travail et dans ma vie aussi. Je me sens vraiment triste de ne plus pouvoir assister à votre cours, mais il est trop tard pour regretter ma paresse...

Merci beaucoup de tout ce que vous m'avez enseigné avec gentillesse.

Portez-vous bien jusqu'au jour où nous nous reverrons.

(Étudiant en 4^e année du Cours de la faculté à l'Université d'Osaka)

Souvenirs de Madame Disson

Chise MICHIHIRO

Je ne peux me résoudre à écrire un mot d'adieu à Madame Disson, car il y a trop de souvenirs entre nous.

Il y a trois ans, je l'ai rencontrée dans une petite salle d'études, et depuis lors nous avons partagé beaucoup de moments irremplaçables.

Au début, je n'aurai été qu'une de ses étudiants. J'étais, à cette époque-là, plus timide, et n'avais pas beaucoup d'occasion de parler avec elle sauf pendant ses cours. Pourtant, depuis que je lui ai dit «J'aime beaucoup la danse», notre relation a commencé à changer petit à petit.

Madame Disson, qui adore la danse contemporaine, m'a prêté beaucoup de dvd, surtout des œuvres de Pina Bausch, par exemple *Orphée et Eurydice*, *Le Sacre du printemps* et *Les Rêves dansants, sur les Pas de Pina Bausch*. Jusqu'alors je regardais toujours les ballets classiques et les chorégraphies de Béjart. On pourrait donc dire que c'est grâce à Madame Disson que j'ai connu le monde de



教科書 CD の録音 (2015 年 7 月 20 日)

Bausch. Ainsi je plongeais peu à peu dans son univers mystérieux. La danse à la fois belle et mélancolique d'Eurydice, la danse collective violente — presque fatigante pour les spectateurs — dans la scène du sacrifice du *Sacre du printemps*, les merveilleuses danses des adolescents de *Kontacthof*... Je peux m'en souvenir tout de suite.

Madame Disson m'a conseillé de voir non seulement Bausch, mais aussi les œuvres d'autres chorégraphes. Entre autres, j'ai ressenti une impression profonde en regardant *Achterland* d'Anne Teresa De Keersmaecker, et *Caught* de David Parsons.

Devant moi, sur un écran noir et blanc, des hommes dansaient comme des tourbillons, et des femmes avec souplesse. Dans *Achterland*, leur mouvement à la fois énergique et sensuel m'attirait, et le son plaisant que faisaient continuellement les pas de ces danseurs effleurait doucement mes oreilles. À ce moment précis, sur de la musique électronique, un homme est apparu dans l'obscurité. Quand il saute, on l'éclaire, et quand il se réceptionne, les ténèbres le couvrent. Ainsi, cet homme, attrapé par de la lumière, planait éternellement. Je n'oublierai jamais cette belle scène.

Je me rappelle le visage souriant de Madame Disson avec ces spectacles magnifiques. Nous avons beaucoup parlé de danse. Nous avons échangé des idées et nous avons connu de nouveaux mondes.

Madame Disson, je ne veux pas vous dire adieu, parce que c'est trop triste ! On me dit souvent «T'es inexpressive!», mais je suis vraiment triste ! Je vous regretterai !

Je vous remercie beaucoup, Madame. C'est grâce à vous que j'ai pu rencontrer des danses diverses. Sans vous, je ne serais pas ce que je suis. Merci mille fois !

(Étudiante en 4^e année du Cours de la faculté à l'Université d'Osaka)

Remerciements à Madame Disson

Masato TANAKA

Quand je vous ai rencontrée, j'étais encore étudiant en archéologie. J'ai participé à votre classe, tout était intéressant et joyeux, au contraire des classes d'archéologie. J'ai pensé que vous travailliez sur ce qui vous plaisez ; j'ai décidé de changer de spécialité pour la littérature française. Après avoir changé, j'ai beaucoup étudié le français, particulièrement la linguistique, mais je veux travailler la linguistique pour la littérature. Je voudrais rendre clair ce qui n'est

pas clair en littérature française. Merci beaucoup.

(Étudiant en 3^e année du Cours de la faculté à l'Université d'Osaka)

Remerciements à Madame Disson

Fumiaki TSUNODA

Madame Disson,

Je vous suis très reconnaissant des enseignements que vous nous avez donnés.

Dans vos classes, quand je n'ai pas compris quelque chose, vous avez arrêté de parler et vous m'avez expliqué lentement et clairement.

Vos classes étaient très intéressantes. Surtout, j'ai pris goût à la poésie.

Grâce à vous, je me suis aperçu de la beauté des rimes et de l'abondance des images que les mots évoquent.

Je suis triste que vous nous quittiez.

J'espère que nous aurons le plaisir de vous revoir bientôt.

(Étudiant en 3^e année du Cours de la faculté à l'Université d'Osaka)



パリにて (2002年3月6日)

Remerciements à Madame Disson

Teru TSUTSUMIZAKI

Madame,

Je vous remercie pour les bons moments que nous avons pu passer dans votre classe. De tous les souvenirs que j'ai de vous, c'est votre dessin qui m'a le plus impressionné. Quand on rencontrait un mot difficile, vous nous faisiez un dessin mignon. Nous avons pu passer un moment très agréable dans votre classe grâce à votre gentillesse. Merci beaucoup.

Je suis triste que vous nous quittiez. J'espère que nous aurons le plaisir de vous revoir un jour.

(Étudiant en 3^e année du Cours de la faculté à l'Université d'Osaka)

Remerciements à Madame Disson

Sakiko HIRASHIMA

Je suis heureuse d'avoir étudié avec Madame Disson même si cela a été un peu court. Pour moi, le cours en français est très difficile, parce que je ne suis



クリスチャン・プリジャンさんとともに (2007年11月26日)

pas habituée à parler dans cette langue et je suis timide, alors j'étais très anxieuse, mais j'ai pu suivre joyeusement ce cours grâce à vous. Je trouve la poésie difficile, mais en classe, grâce à vos explications, je comprends bien les poèmes. Je suis encore mauvaise en français, mais je continue à faire des efforts pour étudier le français et parler couramment avec vous en français un jour. Je vous remercie pour tout ce que vous avez fait pour moi jusqu'ici.

(Étudiante en 2^e année du Cours de la faculté à l'Université d'Osaka)

Remerciements à Madame Disson

Yukiin Hyo

Madame,

Il y a eu beaucoup de bons moments dans vos cours et je vous remercie de m'avoir enseigné le français.

J'ai appris de nouvelles valeurs tout en étudiant le français et ai pu m'apercevoir de la beauté des mots. Néanmoins, quelquefois, je faisais des fautes de compréhension, par exemple, quand vous avez dit "chez lui" pendant le cours de poésie, je croyais que cela signifiait "chez la maison de l'auteur".

J'espère pouvoir vous revoir un jour.

Je vous souhaite une bonne santé. Cordialement.

(Étudiante en 2^e année du Cours de la faculté à l'Université d'Osaka)

Remerciements à Madame Disson

Shimato KOZUMA

Chère Madame Disson,

J'ai bien aimé vos cours de poésie française. Surtout, j'aime bien votre prononciation parce que c'est très mélodieux.

Je voudrais travailler mon français plus sérieusement, parce que pour l'instant je ne peux pas bien exprimer mes idées en français.

Aussi, je voudrais pouvoir parler français mieux que maintenant.

Merci pour vos leçons qui resteront à tout jamais gravées dans mon cœur. Je ne vous oublierai jamais.

(Étudiant en 2^e année du Cours de la faculté à l'Université d'Osaka)

Remerciements à Madame Disson

Kana TAKEDA

Madame Disson,

C'est dommage que vous deviez nous quitter. Je ne pensais pas que cette séparation viendrait si vite. Grâce à votre bienveillance, j'ai pu participer à votre cours depuis deux ans. Je me souviens du jour où je vous ai rendu visite pour obtenir la permission d'assister à votre cours. Vous m'avez posé quelques questions, mais je n'ai pas compris ce que vous m'avez demandé en français. Merci, vous m'avez admise à votre cours, bien que je n'aie pas bien compris le français. Vous étiez toujours très tendre avec moi. Il m'est encore difficile de comprendre le contenu de certaines classes et de m'exprimer en français. Je suis en colère contre moi-même parce que je ne peux pas maîtriser le français. Cela élargit mon désir d'étudier le français. Cette année, j'ai l'intention d'aller étudier en France. Je m'améliorerai là-bas, et je voudrais discuter avec vous en français la prochaine fois que je vous verrai. Même si c'était un peu court, merci pour tout ce que vous avez fait pour moi.

(Étudiante en 2^e année du Cours de la faculté à l'Université d'Osaka)



ナンシーにて (2006年3月16日)

夕暮れ

Agnès DISSON

Octobre 2015, déjà ! Je commence mon dernier semestre d'enseignement à l'Université d'Osaka, il va s'achever bien trop tôt, le temps a passé si vite... Je n'imaginai pas du tout, en descendant de l'avion en 1979, curieuse et ravie d'arriver au Japon, que j'allais y passer l'essentiel de ma vie d'adulte.

Et pourtant, je me souviens : en 1970, j'étais toute jeune étudiante, et j'aimais beaucoup la poésie. Dans une librairie de Besançon, ma ville natale, je suis tombée par hasard sur un recueil de poèmes récemment paru, intitulé *Mono no aware, le Sentiment des choses : cent quarante-trois poèmes empruntés au japonais*. C'était une traduction, ou plutôt une réécriture, de tankas du Manyōshu au Shin-Kokinshū, par un poète que je ne connaissais pas, Jacques Roubaud. J'ai été émerveillée par ma lecture, et je me rappelle avoir pensé : "Un jour, j'irai vivre dans ce pays-là".

Comme j'étais bonne élève, je suis donc devenue professeur, tout comme mes parents ; et puisque je voulais vivre à l'étranger, je suis allée enseigner au Maroc, en Italie, ensuite à Paris dans un institut de recherches, puis par une suite de hasards opportuns j'ai été invitée à l'Université des langues étrangères de Tokyo, pendant trois ans, et enfin à la Faculté des Lettres d'Osaka qui à ma grande surprise, a accepté de me garder toutes ces années, jusqu'à ma retraite.

Ces années ont été très heureuses. J'ai eu une chance inouïe : faire un travail que l'on aime, dans d'aussi bonnes conditions, est un privilège désormais rarissime, en France comme au Japon. Je le constate chaque fois que mes étudiants, pourtant brillants et sérieux, n'obtiennent pas de poste, ce qui m'attriste profondément.

Pour ma part j'ai eu la chance d'être soutenue et aidée par des collègues toujours amicaux et bienveillants, à qui je suis très reconnaissante de leur générosité. Et de leur confiance, car j'ai bénéficié d'une grande liberté dans mes choix et mes méthodes d'enseignement. C'est justement grâce à la poésie que Monsieur Akagi m'avait engagée, pour poursuivre le cours sur le symbolisme de Monsieur Hara. Les directeurs de la section qui lui ont succédé, Monsieur Kashiwagi (excellent chanteur, fin gourmet et balzacien), Monsieur Wada (discret et proustien) se sont montrés tout aussi bienveillants à mon égard. La venue ensuite de Monsieur Yamajo (pascalien et si gentil) a été pour moi une aide constante, je lui dois beaucoup. Surtout, rien ne m'a jamais été imposé dans la poursuite de mes recherches : au cours des années, je suis passée de Rimbaud à Mallarmé, puis j'ai abordé le 20ème siècle, pour aller jusqu'au contemporain et

ce qu'on appelle l'extrême-contemporain, dans la poésie ou le roman. Nous avons également travaillé sur l'autobiographie et l'autofiction, l'écriture de soi et la photographie, l'Histoire dans la littérature d'aujourd'hui, les avant-gardes et l'art contemporain. Les textes utilisés étaient parfois exigeants ou difficiles, parfois plus légers, mais nous nous sommes aussi beaucoup amusés.

Car j'ai eu des étudiants formidables : certains exceptionnels, d'autres excellents, ou alors un peu moins... mais toujours motivés et curieux, toujours charmants et polis. (Les étudiants français sur ce point-là auraient beaucoup à apprendre). Ils avaient des intérêts et des goûts très variés, parfois inattendus : en littérature cela allait de la farce au Moyen Age à Hugo et Duras, de Diderot à Marceline Desbordes Valmore. Certains étaient musiciens, ou sportifs, ou les deux, ou pas du tout. Ils avaient souvent beaucoup d'humour, et une solidarité entre eux que j'ai toujours trouvée touchante. D'autres sont partis en France, et y sont quelquefois restés. Quelques-uns, de façon surprenante, parlaient déjà bien français sans y être jamais allés. J'ai eu aussi souvent des étudiants venus d'ailleurs, d'autres sections ou d'autres pays, chinois, canadiens, mexicains. Ainsi que des étudiants beaucoup plus âgés, des dames souvent très savantes, qui apportaient un regard différent, une sagesse souriante dans ces classes plus jeunes.

Je les trouve tous très courageux, le choix du français n'est somme toute pas facile. Certains ont pu devenir professeurs, malgré les difficultés rencontrées, et l'un d'eux - un des plus anciens - m'a même envoyé très fier un de ses propres étudiants, la prochaine génération, en quelque sorte ; des étudiantes désormais mariées m'envoient des photos de leurs enfants, c'est agréable de les voir grandir. Je réponds toujours : peut-être un jour vos enfants feront-ils une thèse en France, qui sait ? En ce cas, envoyez-les chez moi à Paris, je serai ravie de les recevoir !

Plus tard, lorsque parmi d'autres écrivains et poètes nous avons invité à l'Université d'Osaka Jacques Roubaud, ce poète que désormais je connais bien, je lui ai dit : " Savez-vous que c'est à cause de vous que je vis au Japon ? ", affolé il s'est exclamé " Non, non ! C'est une bien trop grosse responsabilité ! " " Mais pas du tout ", lui ai-je répondu, " puisque je suis très contente d'y être... "

Une étudiante que j'aimais beaucoup est venue un jour pleurer dans mon bureau à la fin de ses études pour me dire : " J'ai passé avec vous le printemps de ma vie ". Je ne peux pas nommer tous mes étudiants, ils sont trop nombreux, je n'en nomme donc aucun. Mais une chose est sûre : j'ai passé avec eux la plus grande part de ma vie, l'été peut-on dire, voire le début de mon automne ... Tout au Japon, mes amis, mes collègues, les érables, les pivoines, les hivers très bleus, les petites izakayas, une certaine douceur japonaise, tout cela de retour en France me manquera ; mais mes étudiants sans doute encore davantage.